

SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

COMPTE RENDU

DE L'ANNÉE 1903 (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Jeanne d'Arc garde chez nous la première place, la place d'honneur, et j'aime à commencer par elle le compte rendu annuel de vos travaux. Elle semble porter bonheur à ceux qui lui gardent un culte fidèle. Notre regretté président Sorel lui a dû son œuvre capitale et elle a valu à notre confrère, M. l'abbé Humbert, de brillants débuts qui nous le font espérer moins rare à nos réunions. A vrai dire, son drame en trois actes et en vers n'avait pas été composé à notre intention. Mais l'heure n'étant guère propice aux paisibles représentations théâtrales, quand les cœurs angoissés redoutent le vrai drame dans la vie civile et religieuse, l'abbé Humbert s'est souvenu que notre Société était une sorte d'asile fermé aux passions politiques, où l'on ne s'occupe que d'art et d'histoire, et il est venu nous lire ses vers inspirés par la foi et le patriotisme. Il n'a pas eu à le regretter, et les applaudissements inusités qu'il a recueillis lui ont montré que pour s'occuper d'histoire et d'archéologie, on n'en a pas moins au cœur autre chose que l'amour des chartes et des pierres. Que dis-je ?

(1) Lu à la séance du 15 janvier 1904.

ces reliques du passé ne sont-elles pas la vraie source du patriotisme !

Personne, après le premier moment de surprise passée, ne se plaindra de trouver des vers dans le *Bulletin* de notre Société historique, sauf peut-être votre Secrétaire qui cherche vainement une transition pour passer de la langue des dieux à des œuvres d'alture plus calme. Nous sommes encore sous l'impression poignante du drame qui vient de se terminer à Rouen, quand le chanoine Morel nous y ramène, non pas pour reprendre à nouveau l'examen de l'affaire, mais pour étudier les variations du bréviaire de Rouen, sous la conduite du chanoine Collette, aumônier du lycée Corneille, qui vient de publier une *Histoire du Bréviaire de Rouen*. Un bréviaire peut donc avoir une histoire ! Osera-t-on encore affirmer que les peuples heureux n'en ont pas. Sans doute, pour le commun des fidèles, rien ne semble moins susceptible de changements que ce recueil de prières à l'usage de prêtres dont la foi règle le symbole. Mais le chanoine Morel, continuant les traditions de Dom Guéranger et devenu l'un des meilleurs collaborateurs de l'abbé Ulysse Chevalier, nous a guidés déjà plusieurs fois sur ce difficile terrain des études liturgiques. A sa suite, nous avons entrevu leur intérêt, puisque de l'antiquité des prières découle la preuve de l'antiquité du symbole. Aussi, avec quel regret ne voit-il pas modifier ces vénérables formules dont mieux que personne il comprend la poésie. Qui le croirait ? elles ne sont pas plus que toutes choses humaines à l'abri de ce singulier tyran qu'on nomme la mode.

Descendant de ces hauteurs, et sans aucune recherche d'actualité (il la craindrait plutôt), le savant chanoine s'occupe de l'aliénation des biens du clergé par l'Assemblée nationale de 89. Fidèle à nos traditions d'histoire locale, c'est par le tableau minutieusement dressé d'un canton qu'il nous fait voir ce qui s'est passé dans le reste de la France. Le canton d'Estrées-Saint-Denis, dont

il prépare l'historique et dont il vous a fait connaître l'épigraphie, était tout indiqué. Les immeubles enlevés à l'église, dans ce seul canton, représentaient une valeur de plus de deux millions, en échange desquels la nation s'engageait à doter chaque cure d'un revenu de 1.200 livres, et il n'y en a que treize dans ce canton.

Jamais gouvernement n'a contracté un emprunt aussi avantageux, et il lui serait difficile d'y trouver un motif suffisant pour renier sa dette.

C'est sans doute au cours des recherches nécessitées par ce travail, que l'abbé Morel aura rencontré par hasard (mais il n'a eu garde d'en profiter), le curieux document qu'il nous apporte sur l'époque révolutionnaire : Le rapport au Comité du Salut public, adressé le 7 août 1793, par les représentants Collot d'Herbois et Isoré, en mission dans les départements de l'Oise et de l'Aisne.

Il s'agissait surtout d'en tirer les vivres, et les deux conventionnels se vantent de labourer les deux départements. *Labourer* est inexact et l'effet s'en ferait trop attendre ; s'ils voulaient user d'une métaphore agricole, c'est *faucher* qu'il fallait dire. Et toutes les têtes se courbaient devant eux. Cependant ils notent le mauvais esprit de Noyon et trouvent celui de Compiègne très bon. Devons-nous en être fiers ?

Je manquerais à ma tâche, si, à côté de ces graves communications, je ne plaçais pas celle du comte Jacques de Breda : car elle montre bien quelle est la variété de nos séances et elle est un précieux encouragement à ceux qui ne font rien, faute d'un grand sujet à traiter. Il est vrai que M. de Breda a mêlé à ses simples observations un grain d'humour si particulier, qu'il est peut-être plus difficile à trouver qu'un grand événement ou un grand homme encore mal connu. Nos publications ont été l'objet de ses critiques ; nous y ferons droit, et pour bien montrer que nous sommes sans rancune, nous n'aurons garde de passer ses reproches sous silence.

Plusieurs communications me jettent dans un

tout autre embarras, parce qu'elles sont incomplètes, bien qu'ayant tenu une grande place dans nos séances. Il y a d'abord un travail sur la Ligue à Compiègne, où il est question de tout autre chose que de Compiègne. Mais vous me pardonnerez quelque indulgence pour l'auteur qui a sans doute ses raisons, pour vous promener autour de son sujet avant d'entrer au vif de la matière. Il n'est pas poète, comme l'abbé Humbert, et l'*In medias res* est un précepte qu'on ne saurait lui imposer.

M. Bazin avait également entrepris un important travail sur la topographie compiégnnoise et nous avait conduits successivement, rue Jeanne-d'Arc, rue Solferino, rue de la Sous-Préfecture, place du Change, place du Marché-aux-Herbes et place de l'Hôtel-de-Ville. Nous espérions prochainement la fin de ce travail, sur lequel nous croyions pouvoir compter, puisque nous avons eu souvent l'occasion d'applaudir l'auteur et que nous l'avions aidé des nombreuses notes laissées à la Société par le président Sorel.

Nous regrettons que des convenances personnelles en aient décidé autrement, et nous espérons que les notes si importantes versées dans nos archives pourront servir également à d'autres confrères et nous valoir d'intéressants travaux.

Avec d'autres archives, celles de l'Hôtel-Dieu, l'abbé Valtier avait entrepris, depuis longtemps, l'histoire de cet établissement commencée jadis par notre premier président, M. du Lac, et je crains fort que les deux travaux n'aient le même sort. Je ne connais rien de plus triste que l'impression de tous ces efforts perdus, et notre dernier président obéissait certainement à cette pensée, aiguisée peut-être par un douloureux sentiment, quand il s'efforçait de sauver, en la publiant, l'œuvre d'un de ces prédécesseurs, le baron de Bicquille.

*
*
*

Notre Société ne vit pas seulement, une fois par mois, dans le local officiel de nos séances. Si

bien logés que nous soyons ici, grâce à une hospitalité dont nous ne sommes pas reconnaissants seulement en parole, mais que nous savons reconnaître en donnant à la ville la plus grosse part des livres qui entrent chaque année dans sa bibliothèque, nous sommes trop de notre temps pour n'avoir pas souvent envie de voyager. N'est-il pas de bon ton d'aller à la campagne ? Nous n'attendons même pas la belle saison. Vient-on de découvrir, près de Croutoy une allée couverte dans la propriété du comte de Bertier, immédiatement plusieurs des nôtres s'y rendent malgré un temps assez rude, passent la journée au milieu des travailleurs qui fouillent les chambres sépulcrales, y retournent plusieurs fois, et M. Cauchemé vous apporte des dessins exécutés avec sa précision habituelle, pour illustrer le rapport que nous attendons toujours de l'aimable propriétaire.

Les Sociétés savantes, qui jadis se réunissaient à Paris, ont pris le parti d'émigrer en province une année sur deux, sous prétexte de décentralisation. Cette année, l'honneur de recevoir tant de savants échet à Bordeaux. La distance n'a pas effrayé notre confrère l'abbé Morel, qui, tout en greffant sur le Congrès de nombreuses excursions, a trouvé le moyen de tout entendre et de nous rapporter un compte rendu fort complet.

La Société française d'archéologie a tenu aussi ses assises dans les mêmes régions, à Poitiers, et le contingent compiégnois, le plus nombreux jadis du vivant du comte de Marsy, semble prêt de remonter à son ancien chiffre. Inutile de dire qu'il se compose uniquement des membres de notre Société.

Enfin, nous avons eu notre excursion particulière, excursion de famille, si je puis dire, pour la distinguer de celles où nous sommes des invités. Morienval et Vez en étaient le but et je vous en ai donné un compte rendu. Vous me permettrez de n'y pas revenir, car aujourd'hui le côté archéologique disparaît pour moi devant le souvenir du

regretté président auprès duquel je me trouvais alors pour la dernière fois. Son successeur, M. Plessier, lui a rendu un hommage si juste et si complet qu'il me laisse peu de choses à ajouter pour graver dans vos souvenirs la physionomie de ce prêtre instruit et modeste, sans cesse éclairée d'un sourire si bienveillant et si candide, qu'on ne voyait pas la trace des désillusions de la vie et qu'on oubliait son âge et sa fragile santé. Toujours prêt à s'effacer malgré un réel mérite et d'importants travaux, il parut tout surpris, quand la sagacité de notre ancien secrétaire alla le chercher dans sa retraite pour le faire entrer dans votre Conseil, et plus tard, quand nos suffrages le portèrent à la Présidence.

Nous avons encore d'autres vides à déplorer dans les rangs de nos membres titulaires. M. Labate, appartenant à une famille depuis longtemps fixée dans votre ville, portait un vif intérêt à notre histoire locale et assistait volontiers à nos séances ; mais, spécialement porté vers les arts et peignant avec goût, il s'est trop méfié des sécheresses de la plume pour se charger de rendre ses impressions souvent ingénieuses, toujours formulées avec bonne grâce et justesse.

M. Mennechet de Barival fut aussi épris d'art sous toutes les formes, et éleva un véritable monument pour loger ses collections qui iront enrichir le musée de Saint-Quentin. Le président de Roucy, en écrivant jadis la préface d'une *chère Mémoire*, a éclairé d'un jour délicat et discret ce ménage d'artistes aujourd'hui réunis dans la mort.

Le duc de La Mothe-Houdancourt, qui vient de s'éteindre après une longue et cruelle maladie, avait noblement suivi les traditions de sa race pendant la guerre néfaste de 1870. Quand il déposa les armes, ce fut pour servir son pays par la diplomatie jusqu'au jour où des lois de proscription lui firent de la retraite un devoir d'honneur. Ceux qui l'ont connu, vous diront ce qu'était alors cet esprit fin et cultivé ; et son nom, inscrit par la gratitude d'un de nos plus savants confrères en tête d'un de

ses premiers ouvrages, rappelle les traditions de patronage que les vrais grands seigneurs ont toujours entretenues avec les écrivains à l'avantage et à l'honneur des uns et des autres.

En terminant, pour secouer ces tristes souvenirs, c'est un vrai réconfort pour moi d'adresser à nos nouveaux confrères de l'année le cordial salut d'un ancien, car voici vingt-cinq ans que j'ai l'honneur de faire partie de notre Société. C'est une longue union à laquelle je ne saurais me vanter d'avoir toujours apporté une fidélité exemplaire, elle ne m'en a pas moins valu de précieuses amitiés, et quand plusieurs m'ont été trop tôt ravies, il m'en est resté de chers souvenirs et des habitudes de travail qui aident à supporter bien des vides. Aussi, bien qu'il soit toujours délicat de parler de soi, est-ce avec l'appui d'une vieille expérience que je vous dirai à tous : Groupons-nous autour de notre Président si dévoué, ouvrons nos rangs aux nouveaux, mais resserrons nos liens de cordiale camaraderie dans un but de travail. C'est encore le meilleur emploi de la vie.

BARON DE BONNAULT.
